

PHILIPPE

PAR RENAUD FAROUX

## Pasqua



L'enragé



L'œuvre de Philippe Pasqua s'inscrit dans une tradition anglo-saxonne du portrait contemporain qui depuis Bacon, Freud jusqu'à Jenny Saville dérange et attire. Ses grandes toiles violentes et impudiques de nus, ses immenses têtes de trisomiques, ses représentations en pied de transsexuels, ses sculptures en argent de *Vanités* bousculent les idées reçues. Toutes ses créations suscitent des jouissances artistiques, inavouables ou déguisées parfois sous les habits œcuméniques de la fraternité et de la bonté.

Cela faisait longtemps qu'un plasticien français n'avait pas déchaîné autant de commentaires. À la façon de Houellebecq en littérature, les *Vanités* de Pasqua évoquent la misère métaphysique de notre monde post-moderne, et, comme pour l'auteur des *Particules élémentaires*, les œuvres déclenchent adulation, jalousie ou animosité. Les admirateurs affrontent avec courage les détracteurs : du lard ou du cochon ? Des dollars ou du Bacon ? Un début de réponse est fourni par les mots de Jonathan Swift mis en exergue du livre de John Kennedy Toole *La conjuration des imbéciles* : « Quand un vrai génie apparaît en ce bas monde, on peut le reconnaître à ce signe que les imbéciles sont tous ligüés contre lui. »

Pour calmer le jeu et décortiquer le travail de ce nouvel « enragé », pour reprendre le titre de Jean Paulhan à propos d'un autre grand peintre de la chair, Jean Fautrier, méditons ce qu'il lui écrivait : « Tous les critiques sont justes. Il ne reste qu'à les comprendre. »

*John.*

2008, huile sur toile, 160 x 200 cm.

Collection privée, Paris.

Pour les œuvres reproduites :  
Courtesy galerie Laurent Strouk.

## UN PEINTRE HABILE

J'ai découvert pour ma part le travail de Philippe Pasqua à la Galerie Laurent Strouk de Paris en compagnie d'un célèbre critique d'art qui me glissait entre deux toiles : « Ce type est habile ! » Comment fallait-il comprendre cette petite phrase ? C'est Diderot qui m'a donné la solution dans ses *Salons* quand il signale qu'« un peintre habile saisit un visage dans l'instant du passage de l'âme d'une passion à une autre, et fait un chef-d'œuvre ». Il donne l'exemple de Rubens, une référence que ne devrait pas rejeter Pasqua, et explique que quand le maître d'Anvers peint Marie de Médicis : « Il l'a peinte de manière que la joie d'avoir mis au monde un fils n'a point effacé l'impression des douleurs de l'enfement. De ses deux passions contraires, l'une est présente et l'autre n'est pas absente. »

Devant un grand portrait d'un aveugle, le commentaire peut être du même ordre lorsque les larmes tracent encore leurs sillons sur un visage d'où la douleur s'efface. L'atelier de l'artiste est un vrai chaos où sur chaque mur d'imposants portraits en cours vous scrutent de leurs yeux déments. Sur des plateaux posés sur des tréteaux, des montagnes impressionnantes de

pinceaux peuvent en remonter à Arman. Au milieu de ces entassements de brosses à peindre, véritable « Tour du Diable » de « Rencontre du troisième type », semble bouillir un magma de peinture mélangée à l'huile. L'odeur de térébenthine est incommodante et ses émanations vous tournent la tête. C'est au cœur de ce volcan que Pasqua, tel un nouveau Chronos, dévore les sujets que ses passions enfantent. Il plonge la main et tire un pinceau au hasard et comme avec un couteau taillade de couleurs un portrait en cours puis passe à une autre œuvre et encore une autre. Sa peinture est faite « alla prima », du premier jet et l'aspect final du tableau est obtenu par cette application immédiate de la peinture. Sur les murs les photos des modèles, des « martyrs », maculées de traces de doigts, comme des indices laissés par les victimes ou le meurtrier, semblent écrire en lettres de sang : « Pasqua m'a tué ! » Par la virtuosité de sa violence, le voir travailler rappelle Daniel Day-Lewis, le boucher du *Gangs of New York* de Martin Scorsese. Comme lui l'artiste dérange, provoque, fascine : lignes, couleurs, gestes, matières, sensualité, c'est un vrai créateur.

## UN PEINTRE DE LA MARGINALITÉ

Les sujets de sa peinture sont en marge de notre société. Et Philippe Pasqua précise : « Les trisomiques, les aveugles, les transsexuels m'interpellent par leur physique, par leur façon d'être, de bouger. Je vais toujours à la recherche de mes modèles, ce qui n'est pas facile. Quand j'ai représenté des handicapés, j'ai pensé à des gens très proches de moi : ma cousine est trisomique, un membre de ma famille est paraplégique. Avec les travestis, cela a été un peu plus compliqué. J'avais en tête une toile de Lucian Freud d'un homme nu avec les jambes écartées. Mais j'avais l'idée de quelqu'un avec des seins et très efféminé. Alors comment trouver un modèle ? Au Bois de Boulogne, Porte Clichy ? Payer pour faire des photos ? J'ai essayé et cela n'a pas marché. Finalement j'ai passé une annonce sur Internet : « Peintre cherche travesti. » Et là une personne répond, Caphi. On commence la séance de poses pour des polaroids. Quand je lui demande si Caphi est son vrai prénom, il/elle me répond : « Philippe » (comme moi) et « né en 1965 » (comme moi) ! Il veut devenir Caroline et garde les premières lettres de ses deux prénoms. Ensuite, comme la vie est très bien faite, je rencontre un chirurgien spécialisé dans ce genre d'opérations. Il m'invite à venir assister au bloc à un changement de sexe. De cette expérience va sortir une grande →



Philippine.

2011, crayon sur papier, 270 cm x 200 cm.



L'artiste dans son atelier à Clichy, 2004.

série de tableaux bleus de types en train de se faire charcuter. Quand j'ai voulu peindre des aveugles, j'avais l'idée de représenter des gens qui ne verraient jamais ce que j'allais faire : je me suis intéressé aux rétines blanches. On dit toujours qu'il y a quelque chose de très fort dans les yeux mais il y a la même intensité dans quelqu'un qui ne voit rien.»

Devant ces marginaux, ces parias de la société, le désarroi, le malaise, le dégoût parfois, sont des réactions instinctives que tempèrent très vite le savoir faire de l'artiste et l'humanité profonde qui président au choix des thèmes. Il suffit pour s'en convaincre d'écouter le peintre au travail sur un grand dessin saisissant. « Actuellement je commence une nouvelle série consacrée à des portraits d'enfants. J'utilise un simple crayon à papier. Cela m'empêche de jouer avec les matières, les couleurs. Toute l'émotion présente dans un simple trait est très étrange. Parfois je passe devant ma feuille et dessine quelques lignes qui vont me suffire pour la journée. Je trouve toujours magique

de partir d'une simple feuille blanche et de voir surgir mon personnage avec des hachures sommaires déterminant les grandes lignes et les principaux éléments de la composition, portant éventuellement des indications de modelés. J'utilise souvent la réserve de la feuille ou de la toile, une partie du support sous-jacente volontairement non couverte, comme blanc naturel pour affirmer les contours et le relief. Mon travail est très marqué par des jeux d'ombres et de lumières. Quand je gomme une surface ce n'est plus le même blanc. Avec le dessin, on ne peut pas tricher, on ne peut pas revenir en arrière ; certains traits ne peuvent être effacés. C'est comme l'inverse d'une sculpture, on peut la dégrossir, mais on ne peut pas remettre de la matière ! J'utilise la gomme comme un dessin en négatif. J'aime le côté inachevé mais quand même très construit, même s'il y a chez moi une gestuelle très libre, des accidents, pour casser le côté académique. Le dessin donne la forme aux êtres et la couleur donne la vie mais l'idée de faire parfois me suffit. »

## UNE ESTHÉTIQUE DE L'INACHEVÉ

Devant ces grands portraits qui flottent dans la réserve blanche de la feuille on pense à ce que disait Zola du *non finito* chez Manet : « Chaque personnage est une simple tache, à peine déterminée et dans laquelle les détails deviennent des lignes ou des points noirs. » Il y a de même chez Pasqua « une esthétique de l'inachevé » qui rend les tableaux très présents et très vivants. Il cherche une impression, il la note au passage de façon très spontanée et il s'arrête. Le reste manque. Il faut savoir regarder car si l'artiste peint ses tableaux d'après modèles, il ne copie pas la nature : les couleurs sont plus vives, les tons plus clairs et différents même si les valeurs sont voisines. Il joue de simplifications magistrales où tout est abrégé. Chez lui comme chez le maître du *Déjeuner sur l'herbe*, la touche est rapide et énergique. Chaque couche reste une esquisse marquée par ce *non finito* dérangeant et émouvant. Ce quelque chose de fugitif augmente la sincérité de l'artiste qui cherche à rendre ses impressions profondes sans dissimuler son goût de la provocation. Il se réclame ainsi à juste titre digne héritier de Francis Bacon dont il dit : « J'ai eu comme une électrocution devant sa peinture. J'étais touché bizarrement par son réalisme, par ses masques, ses mouvements, ses déformations, ses défigurations. »

## UN PEINTRE DE L'ÉPREUVE

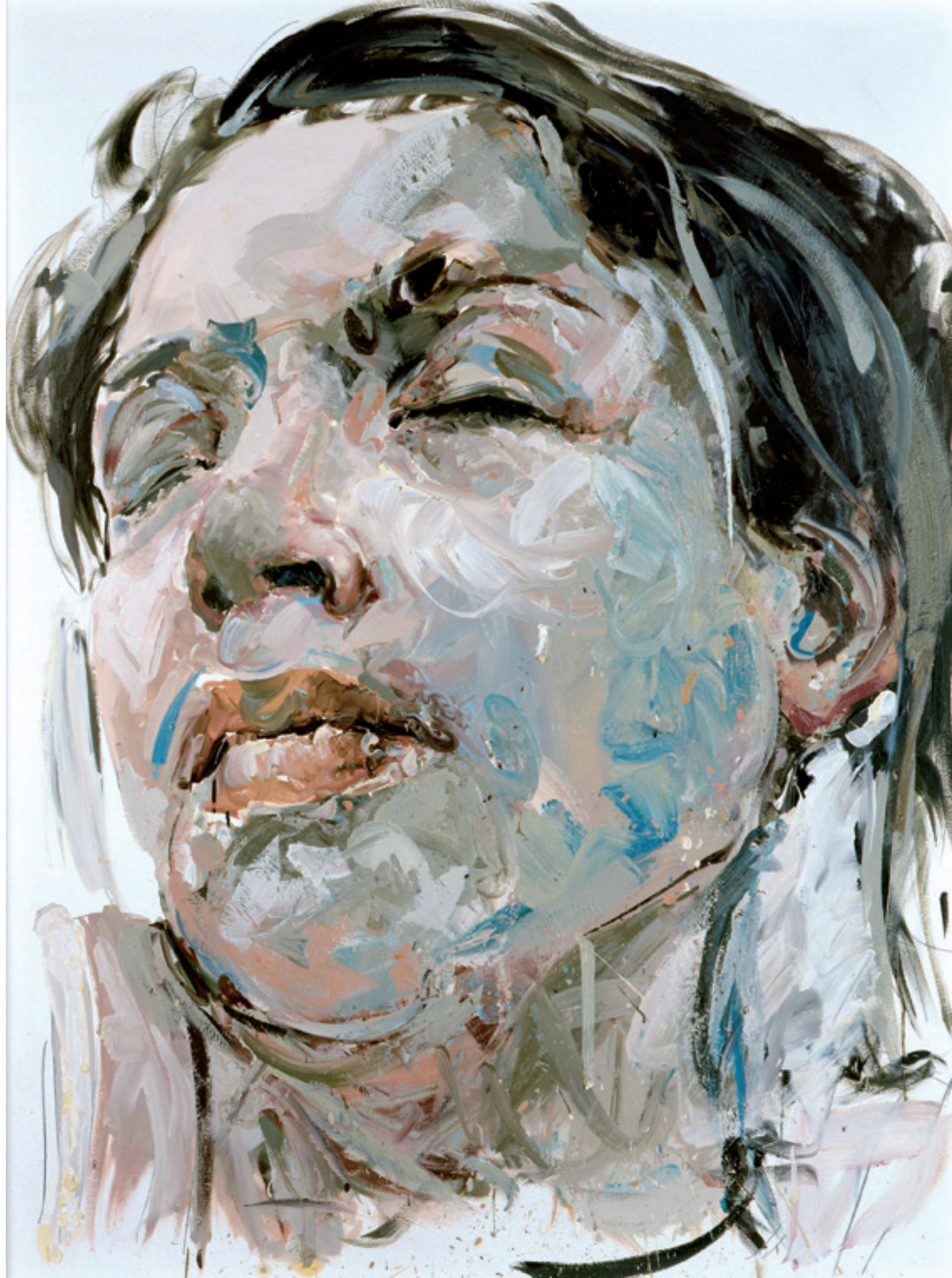
Ainsi souvent les modèles de Pasqua sont-ils des êtres vulnérables, des personnages qui semblent effrayés et nous effraient par leurs outrances. Sa technique même est révélatrice de son manque de mesure, de sa passion de l'excès. Il semble peindre →



Ci-dessus : *Aora*. 2011, crayon sur papier, 270 cm x 200 cm.

Ci-contre : *Constance*. 2008, huile sur toile,

200 X 160 cm. Collection privée, Paris.





sur écran géant pour être vu même de la lune ! Il explique: « Je commence souvent par le nez, les yeux ou la bouche qui donnent tout de suite le ton à la toile. Avec la couleur je taille dans le tableau, ensuite j'enlève, je reviens. J'utilise actuellement beaucoup de rouge, de cinabre, de vermillon, de pourpre, de rouge de cadmium, que je mélange avec du blanc, du jaune pour créer des demi-teintes. Je joue avec des ocres très claires. Je mélange les couleurs à même



le tableau, pas sur une palette. Ma peinture est très grasse avec des couches très longues à sécher.» Pasqua peint des expériences, des épreuves, qui conduisent irrémédiablement le spectateur à s'interroger sur une identification bouleversée, car ses portraits deviennent autoportraits, véritables miroirs de chacun. Les épreuves vécues par les modèles de Philippe Pasqua, montrent à l'évidence, une dislocation des liens, un oubli des harmonies qui forment les repères familiers et réconfortants du quotidien. La souffrance qui s'en dégage est souvent le résultat de multiples traumatismes dont la succession et l'accumulation contraignent à la marginalité. S'intéresser aux transsexuels, aux handicapés, aux aveugles, aux enfants implique rupture et incertitude. Il peint des trajectoires individuelles entre un avant et un après, entre lesquels le sentiment de continuité cesse d'exister. La marque de l'exclusion, il la matérialise dans « les cages » de verre où il enferme ses peintures. Sous la « monstruosité » apparente de son œuvre, Pasqua, par ses reportages poignants apporte une réponse et un témoignage aux interrogations multiples vécues sur le mode de la condamnation, du déchirement et de la compassion. ■

## PHILIPPE PASQUA EN QUELQUES DATES

Né à Grasse en 1965. Vit et travaille à Paris.

- 1990 Première exposition à l'Espace Confluences à Paris.
- 1995 Expose à « The international Center » à Détroit.
- 2004 Exposition personnelle *Métamorphoses* à la Galerie RX à Paris.
- 2010 Participation à l'exposition *C'est la vie : Vanités de Caravage à Damien Hirst* au Musée Maillol.
- 2010 En collaboration avec la galerie RX, rétrospective au MMOMA à Moscou.
- 2010 (Septembre) Il inaugure « The Storage » à Saint-Ouen-l'Aumône, un espace consacré à des expérimentations artistiques et collectives innovantes, ainsi qu'à son propre travail.
- 2011 Représenté par la Galerie Laurent Strouk, il expose à « Art Paris » au Grand Palais.

Ci-dessus à gauche : *Caphi 2*. 2004, huile sur toile, 370 x 260 cm. Collection particulière, New York.

Ci-dessus à droite : *Vanité*. 2010, bronze chromé, 180 X 120 X 100 cm. Collection privée, Monaco.

Ci-contre : *Anne*. 2008, huile sur papier, 380 x 200 cm. Collection privée, Paris.

